

SÉQUENCE 5 : Le personnage de roman face aux crises du monde contemporain

Objet d'étude : Le personnage de roman du XVII^e siècle à nos jours / La question de l'homme

Problématique : Comment les romanciers du XXI^e siècle rendent-ils compte des crises contemporaines et des traumatismes qu'elles engendrent ?

LECTURES ANALYTIQUES :

- **Extrait 1, la guerre d'Algérie :** *Des hommes* de Laurent Mauvignier, troisième partie « Nuit », pages 262-264 (Éditions de Minuit, collection Double)
- **Extrait 2, migrants et réfugiés :** *Eldorado* de Laurent Gaudé, « le passage de la frontière » chapitre XII « Frères d'enfer », pages 201-203. (Edition J'ai lu)
- **Extrait 3, la déshumanisation dans l'entreprise :** *Retour aux mots sauvages* de Thierry Beinstingel, chapitre 37.
-

LECTURES CURSIVES :

Extraits	<ul style="list-style-type: none">• Préambule : Réflexions sur l'homme et la violence : extraits des <i>Caractères</i> de La Bruyère et de <i>Micromégas</i> de Voltaire• Article de Camille Laurens, « Sous les mots il y a des gens », <i>Libération</i> du 5 septembre 2015.• Extrait de <i>Trois femmes puissantes</i> ; 3^e partie : Le passage de la frontière par Khady Demba.• Article tiré du journal <i>Le Monde</i> du 8 juillet 2016 : « Suicides à France Telecom : le procès se rapproche. »
Œuvre intégrale	Lecture d'un roman AU CHOIX : <i>Thierry Beinstingel Retour aux mots sauvages</i> <i>Laurent Gaudé Eldorado</i> <i>Nathalie Kuperman Nous étions des êtres vivants</i> <i>Laurent Mauvignier Des hommes</i>

Activités complémentaires et Histoire des arts :

- Les élèves ont assisté à la représentation de « Palestro » mise en scène de Bruno Bouzaguét, pièce évoquant l'embuscade de Palestro (mai 1956)
- A partir du site de Carlos Spottorno (<http://www.spottorno.com/web>) choix d'une photographie dans la catégorie « Europe closes the border » ou « At the gates of Europe »

Publié en 2009, le roman *Des Hommes* de Laurent Mauvignier évoque les traumatismes individuels provoqués par la guerre d'Algérie. Le but de l'auteur est, comme il l'a lui-même déclaré, de « souligner le non-dit », de « montrer les marques ».

Dans ce roman, deux cousins Rabut et Bernard, âgés d'une vingtaine d'années au moment de la guerre, voient leur vie et leur avenir bouleversés par les mois passés en Algérie, près d'Oran. Dans l'extrait ci-dessous (situé à la fin du roman au début des années 2000), Rabut, lors d'une énième nuit d'insomnie, a ressorti pour la première fois depuis des années, les photos qu'il avait prises après avoir gagné un appareil photo : il essaye d'y retrouver la réalité de ce qu'il a vécu.

- 1 La peur au ventre. Mais elle est où la peur au ventre ? Pas sur les photos.
Aucune d'elles ne parle de ça.
C'est quoi alors, seulement, ce qui reste ?
Moi, je me disais, je suis là, j'ai soixante-deux ans et dans ce salon, là, à presque quatre heures du
- 5 matin, je regarde des photos et mes yeux, les larmes, la gorge nouée, je me retiens pour ne pas tomber, comme si les sourires et la jeunesse des gars sur les photos c'était comme des coups de poignard, va savoir, qui on a été, ce qu'on a fait, on ne sait pas, moi, je ne sais plus. J'avais beau regarder encore les images et nous revoir, nous, les gars, photographiés à Oran dans les dancings, au Météore ou ailleurs, en maillot de bain au bord de l'eau, et moi avec une sorte de cape qu'on avait faite
- 10 dans je ne sais pas quel tissu, et je porte comme un petit brancard en bois et de l'autre côté un autre gars tient, et au milieu sur la planche il y a une boîte grande comme une boîte à chaussures, mais je crois que c'est du bois, et dessus il y a cette croix qui était peinte en noir.
Et je suis resté comme ça à regarder cette image là, longtemps. Est-ce que c'était ça la mort ? Une boîte. Est-ce que c'était ce jeu ? Est-ce que c'était pour faire semblant et je me suis rappelé le Père
- 15 Cent¹, quand on faisait ce petit rituel pour fêter l'idée et le début du décompte.
Dans cent jours on part.
Dans cent jours, c'est la quille², c'est fini, c'était fini ; et les autres images aussi, de la quille, cette image un peu floue où on est là dans la camionnette et sous les chapeaux et le soleil et les lunettes de soleil il y a les rires, l'un des gars tient une ardoise, dessus quelque chose est écrit, c'est à la craie,
- 20 *Vive la classe !*, un autre porte aussi une quille autour du cou, attachée par une ficelle; et je me souviens de mes mains qui ont tremblé et pourquoi moi j'avais besoin en regardant les photos d'aller de plus en plus vite, soudain, comme si je manquais d'air de respirer, et je les ai regardées toutes une fois, puis deux, puis certaines j'ai voulu les regarder encore, et rien, jamais rien. J'ai été envahi par un grand vide, la sensation d'un grand vide, un grand creux. Et pourtant j'essayais de me rappeler.
- 25 Pourtant il y avait les odeurs de paille brûlée et dans mes oreilles des cris, dans mon nez l'odeur de poussière et, devant moi, des chemins, des regards apeurés mais c'était où, ça, quelles photos, aucunes, trop occupées les photos à me dégager de tout, comme les choses qu'on a rapportées, ces roses des sables si ridicules quand j'y repense, mais qu'on a gardées et qui sont là, quelque part, dans le buffet de la salle à manger, à côté des souvenirs des vacances d'Espagne et des Baléares.
- 30 Et je me souviens de la honte que j'avais lorsque j'étais rentré de là-bas et qu'on était revenus, les uns après les autres, sauf Bernard - il se sera au moins évité l'humiliation de ça, revenir ici et faire comme on a fait, de se taire, de montrer les photos, oui, du soleil, beaux paysages, la mer, les habits folkloriques et des paysages de vacances pour garder un coin de soleil dans sa tête, mais la guerre, non, pas de guerre, il n'y pas eu de guerre ; et les photos, j'ai eu beau les regarder encore et en
- 35 chercher au moins une seule, une seule qui aurait pu me dire,
C'est ça, la guerre, ça ressemble à ça, aux images qu'on voit à la télévision ou dans les journaux et non pas à ces colonies de vacances [...]

1 (Militaire) : Fête de tradition qui se déroule cent jours avant la libération du contingent. *Cent jours avant la libération, les appelés enterrent le Père Cent. (...) Le Père Cent est joué par un soldat ou représenté par un mannequin. (...) À la fin du défilé, le Père Cent est pendu, puis brûlé.*

2 Arg. des casernes. [Gén. sous des formes exclam.] Fin du service militaire.

Cet extrait est situé à la fin du roman. Deux clandestins et compagnons d'infortune, Boubakar et Souleiman, le narrateur, tentent de passer « la barrière de Ceuta », une barrière physique de séparation entre le Maroc et la ville autonome espagnole de Ceuta, sur la côte africaine.

1 Le cauchemar a commencé lorsque nous nous sommes trouvés entre les deux grilles. La bande de terre était juste assez large pour que puisse circuler une voiture. Tous ceux qui parvenaient à franchir la première grille s'y retrouvaient. Nous fûmes bientôt entassés les uns sur les autres. Les corps tombaient du sommet des barbelés. Il en venait toujours. Certains se cassaient une jambe dans la chute et ne
5 pouvaient plus se relever. Les autres leur tombaient dessus dans des hurlements sourds de corps en souffrance. Certaines échelles parvenaient à passer, mais avant qu'elles ne soient correctement mises contre le second grillage, elles encombraient la foule et empêchaient tout mouvement. C'est dans cette confusion que les policiers espagnols chargèrent. Avec leurs matraques. Ils frappèrent indistinctement tous les corps qui se présentaient à eux. Leur charge provoqua un mouvement de panique. Tout le
10 monde voulait fuir mais il n'y avait nulle part où aller. Dans la cohue, les hommes se piétinaient, se montaient dessus, se poussaient violemment. J'ai vu, à quelques mètres de moi, une femme perdre son bébé. Avant qu'elle ait pu se jeter à terre pour le protéger, des hommes sans même s'en apercevoir, étaient passés dessus. Ce n'était que cris et bagarre rageuse pour tenir debout. Il continuait à tomber des assaillants du haut du premier grillage, mais ils tombaient maintenant sur une marée humaine.

15 Je nous voyais mourir là, dans cette bande de terre qui n'est à personne.

Et puis j'ai vu, à quelques mètres, une brèche dans la grille. Je ne sais pas comment ils ont pu percer le grillage, mais certains des nôtres avaient pratiqué une ouverture à ras de terre. Ils rampaient comme des lézards pour se frayer un passage. Les barbelés leur lacéraient le dos ou le ventre mais les
20 laissaient passer. C'est là qu'il faut aller, ai-je pensé. Nous ne passerons pas avec les échelles. Elles sont prises d'assaut et plus personne ne peut y monter. Une fois dessus, nous sommes une cible pour les policiers. Ils tirent maintenant, avec des balles en caoutchouc. Les blessés viennent encombrer les vivants. Non. Les échelles sont perdues.

Je tire Boubakar par la manche. Il voit le trou et s'y précipite. Il se met sur le dos et avance comme il peut. Je le vois grimacer. Les barbelés lui laissent sur le torse de longues griffures. Il hurle mais
25 progresse. Ce sera bientôt mon tour.

Soudain des policiers espagnols avancent droit sur moi. Ils sont trois. Ils ont vu le trou et veulent se poster devant pour en garder l'entrée avec férocité. Il va falloir se battre. La matraque du premier s'abat sur mon épaule. Je sens la douleur engourdir mon bras. Il ne faut pas céder. Je dois tenir. Je frappe l'homme au visage. Il recule de trois pas, assommé. Je pourrais me jeter sur lui et le mettre à terre mais
30 ce ne serait que perdre du temps. Les autres ne tarderaient pas à me saisir. Je profite de ces quelques secondes pour me plaquer au sol et essayer de me glisser sous les fils barbelés. Je sens que l'on m'agrippe par les pieds. Je rue comme un mulet. Je frappe au hasard pour que les mains voraces lâchent prise. Ils cognent maintenant de toutes leurs forces sur mes jambes. Je ne parviens plus à avancer. Je suis épuisé. S'ils me tirent à nouveau à eux, je ne pourrai plus résister. C'est alors que je
35 sens les mains de Boubakar qui me saisissent aux poignets. Il me tracte avec force. Sa vigueur me tire à lui. La jambe de Boubakar est tordue mais ses bras sont épais comme des troncs d'arbre. Il tire comme s'il voulait me démembrer. Je sens les barbelés me labourer les chairs dans le dos. Je suis comme un escargot empêché par sa coquille à moitié écrasée. Boubakar ne lâche pas, il tire toujours. Je glisse, lentement, avec cruauté, sous les noeuds acérés des barbelés. Lorsque mes jambes ont fini
40 de passer, je me retourne sur le dos, épuisé. J'ai le temps d'apercevoir ce que je quitte.

Les trois Espagnols ont été bousculés par la foule. C'est à cela que je dois mon passage. Ils n'ont pas eu le temps de s'occuper de moi. Ils se sont mis dos contre le barbelé pour stopper les autres. Je dois ma chance à ceux qui ne passeront pas et qui, en se jetant sur les assaillants, les ont détournés. Je ne saurai jamais de qui il s'agit. Je ne pourrai jamais remercier ceux qui m'ont sauvé. C'est une foule
45 indistincte. Une foule qui m'a permis de la quitter.

Le roman s'inspire de faits réels : les restructurations et les suicides qui ont eu lieu à France Telecom / Orange. Le personnage principal est un ancien technicien affecté au service clientèle où il devient un nouvel opérateur qui se prénommera Eric, le choix d'un nouveau prénom étant une exigence du poste. Ce dernier cherche, au fil du roman, à ne pas se perdre et à rendre moins inhumain son emploi.

37

1 Retour brutal aux mots sauvages : se défenestrer. Le verbe, l'action, l'infinitif, le définitif, le mélange d'une terrible grammaire. D'abord l'élan du pronom avant le verbe, pronom réfléchi, réflexif, adressé à soi-même se mordant la queue. Puis réfléchi au sens de prudent, circonspect, pensé, imaginé, ordinaire, déductible, rapidement devancé, doublé, débordé, devenu extraordinaire.

5 Enfin réfléchi comme son propre visage reflété dans une vitre qu'on reconnaît à peine tant la douleur le déforme. Comment en est-on arrivé là ? Vouloir traverser le miroir, transgresser, sauter, bondir, passer, dépasser, outrepasser, trépasser. Escalader, monter, grimper, enjamber, basculer, sauter, descendre. Et les mains : tourner la poignée, manœuvrer la crémone¹, ouvrir les deux battants ou basculer le châssis² en rotation sur pivot, grande moitié basse vers l'extérieur, petite moitié haute

10 vers l'intérieur. Tellement de styles de fenêtres et le vocabulaire précis : voir les charnières métalliques sur le bâti dormant, remarquer le couvre-joint, le double vitrage, apercevoir une trace de peinture sur le bois, constater le lissé soyeux du PVC, dernières pensées, dernières constatations matérielles, à peine une seconde. Puis l'envol, d'autres lois physiques, la claque de l'air, la pesanteur, l'accélération. Derrière : les cris, la vague agitation, un hurlement que le souffle du vent atténue.

15 Enfin le silence.

Se défenestrer devant ses collègues. Pronom irréfléchi, prénom annihilé pour qui les mots ont disparu, reste le « devant ses collègues », marqués à tout jamais « devant ». Comment vivre à nouveau ensemble, celui qui a vu hurler son voisin de bureau, celle qui a vu son responsable se précipiter trop tard et sa main qui se referme, crispée sur le vide ?

20 Après les mots n'ont plus d'importance. Aucune importance, le directeur qui parle taux de suicides et qui affirme que ce n'est pas pire qu'ailleurs, le ministre qui suppose que le climat social est finalement assez apaisé. Mensonges en songes ou vérité hantée par ce qui se dit, s'échange, s'accélère, forme une actualité reprise, ressassée, journalistes, spécialistes, personnes autorisées, psychologues, sociologues, hommes de la rue, ménagères de moins de cinquante ans, minorités

25 exclues, majorité incluse, citadins avisés, provinciaux écartés, pékins moyens, la boule des mots s'agglomère, enfle, grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf, phrases éclatées, assassines, disséquées, reprises, comparées. On lit des commentaires idiots, des opinions tranchées, on rit parfois pour conjurer sa peur.

1 Appareil de serrurerie servant à ouvrir et fermer les fenêtres, composé d'une longue tige de fer qu'on hausse ou baisse par l'intermédiaire d'une poignée.

2 Encadrement en bois ou en métal, fixe ou mobile, enchâssant une surface de verre, de toile, de papier dans une fenêtre ou une porte.

I] La Bruyère *Les Caractères* (1688)

Petits hommes, hauts de six pieds¹, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme géants, et comme des pièces rares dont il faut acheter la vue, dès que vous allez jusqu'à huit pieds ; qui vous donnez sans pudeur de la *hautesse* et de l'*éminence*², qui³ est tout ce que l'on pourrait accorder à ces montagnes voisines du ciel, et qui voient les nuages se former au-dessous d'elles ; espèce d'animaux glorieux et superbes, qui méprisez toute autre espèce, qui ne faites pas même comparaison avec l'éléphant et la baleine ; approchez, hommes, répondez un peu à *Démocrite*⁴. Ne dites-vous pas en commun proverbe : *des loups ravissants*⁵, *des lions furieux*, *malicieux comme un singe* ? Et vous autres, qui êtes-vous ? J'entends corner⁶ sans cesse à mes oreilles : *L'homme est un animal raisonnable*. Qui vous a passé⁷ cette définition, sont-ce les loups, les singes, et les lions, ou si⁸ vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes ? C'est déjà une chose plaisante que vous donniez aux animaux, vos confrères, ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur ; laissez-les un peu se définir eux-mêmes, et vous verrez comme ils s'oublieront, et comme vous serez traités. Je ne parle point, ô hommes, de vos légèretés, de vos folies et de vos caprices qui vous mettent au-dessous de la taupe et de la tortue, qui vont sagement leur petit train, et qui suivent, sans varier, l'instinct de leur nature ; mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon⁹ qui est fort léger, et qui fait une belle descente sur la perdrix : «Voilà un bon oiseau»; et d'un lévrier qui prend un lièvre corps à corps : « C'est un bon lévrier. » Je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint et qui le perce : « Voilà un brave homme¹⁰. » Mais si vous voyez deux chiens qui s'aboient, qui s'affrontent, qui se mordent et se déchirent, vous dites : « Voilà de sots animaux », et vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont rassemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur soûl, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe ; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : « Voilà le plus abominable *sabbat*¹¹ dont on ait jamais ouï parler » ? Et si les loups en faisaient de même : « Quels hurlements, quelle boucherie ! » Et si les uns ou les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi, et à anéantir leur propre espèce ; ou après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ? Vous avez déjà, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres et les cimenterres, et à mon gré fort judicieusement ; car avec vos seules mains que pouviez-vous vous faire les uns aux autres que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête ? au lieu que vous voilà munis d'instruments commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges plaies d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper. [...] (« Des jugements », fragment 119, Ed. Classiques Garnier)

¹ Pied = 32 cm² Hautesse : appellation du sultan / éminence : titre donné à un cardinal³ Qui = ce qui⁴ Démocrite : philosophe grec qui tournait les prétentions humaines en dérision.⁵ Ravissants : comprendre « qui ravissent, ravisseurs »⁶ Claironner⁷ Qui vous a passé : qui vous a accordé⁸ Ou si : ou bien plutôt⁹ Faucon mâle¹⁰ Un brave homme : un homme courageux¹¹ Assemblée bruyante, agitation frénétique.

II] Voltaire *Micromégas* (1752) (extrait)

Micromégas est un géant qui vient de la planète Sirius. A partir du chapitre 4, il découvre la Terre et les hommes qui la peuplent. Au chapitre précédent il s'est adressé aux hommes et a commencé une conversation avec un philosophe qui se poursuit ici.

1 Peu à peu la conversation devint intéressante, et Micromégas parla ainsi :

« Ô atomes intelligents, dans qui l'Être éternel s'est plu à vous manifester son adresse et sa puissance, vous devez sans doute goûter des joies bien pures sur votre globe : car, ayant si peu de matière, et paraissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et à penser ; c'est la véritable vie des esprits.

5 Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur ; mais il est ici, sans doute. » À ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête ; et l'un d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que, si l'on en excepte un petit nombre d'habitants fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchants et de malheureux. « Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, si le mal vient de la matière ; et trop d'esprit, si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure
10 que je vous parle¹, il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban, ou qui sont massacrés par eux, et que, presque par toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial ? »

Le Sirien frémit, et demanda quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. « Il s'agit, dit le philosophe, de quelque tas de boue² grand comme votre talon. Ce n'est pas
15 qu'aucun de ces millions d'hommes qui se font égorger prétende un fétu sur ce tas de boue. Il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme *Sultan*, ou à un autre qu'on nomme, je ne sais pourquoi, *César*. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit ; et presque aucun de ces animaux qui s'égorgent mutuellement n'a jamais vu l'animal pour lequel ils s'égorrent.

— Ah ! malheureux ! s'écria le Sirien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée ! Il me
20 prend envie de faire trois pas, et d'écraser de trois coups de pied toute cette fourmilière d'assassins ridicules.

En vous appuyant sur des citations précises et sur l'analyse de procédés répondez aux questions :

- Quelle vision de l'Homme propose chacun des auteurs ?
- Quels reproches sont formulés à l'encontre de l'espèce humaine ?

¹ La scène se passe en 1737. Il s'agit ici de la guerre des Turcs et des Russes, de 1736 à 1739.

² La Crimée, qui toutefois n'a été réunie en Russie qu'en 1783.

Sous les mots, il y a des gens Par [Camille Laurens](#) —

Le mot «réfugié» ne dit pas l'élan vital pour se sauver de l'horreur. Le choix du vocabulaire nous renseigne sur l'état de la société.

«Nos clients sans titre de transport sont priés de se présenter au chef de bord.» J'étais dans le train l'autre jour et, en entendant cette annonce, j'ai noté comme une contradiction dans le fait d'éviter le mot «contrôleur», jugé sans doute trop empreint de défiance policière, et de faire advenir le mot «client» au détriment des mots de «voyageur» et «passager», qui nous donnaient l'illusion d'une existence plus poétique. A quel point le choix des termes, qu'il édulcore ou serre la vis, nous renseigne sur l'état de la société, combien aussi les changements dans le lexique, apparemment anodins mais en réalité pas du tout, manipulent nos façons de saisir le monde, c'est ce dont il faudrait rester toujours conscients en préservant ce trébuchet ultrasensible qu'est le sentiment de la langue, si intimement lié au sentiment tout court autant qu'à la pensée.

Ainsi, quand j'étais enfant, en province, les gens parlaient avec inquiétude des «immigrés» - souvent des ouvriers maghrébins qui erraient seuls le soir, c'était avant le regroupement familial. D'autre part, il était question dans les livres d'histoire des «émigrés» de la Révolution française ou des «émigrés» russes. *In, ex, dedans, dehors* : question de point de vue. Ce petit préfixe différentiel nous indiquait que les premiers étaient chez nous, occupaient notre espace - d'où ils venaient, pourquoi, on s'en moquait, l'Afrique n'était qu'un vaste vivier de main-d'œuvre et l'on oubliait volontiers que c'était nous qui les avions fait venir -, tandis qu'on s'intéressait aux raisons qui avaient poussé les seconds à partir de chez eux, de chez nous, à s'expatrier.

Au fond, la langue organisait le regard comme un aéroport ou une gare, nous conduisant selon les cas, l'air de rien, côté arrivée ou côté départ. On rencontrait aussi le mot «exil», les «exilés» qui hantaient les poèmes et l'Histoire, tous partis noblement, chassés par de sinistres tyrans. Aujourd'hui, le point de vue a encore changé. Le monde est traversé de «migrants». Le préfixe a disparu parce qu'on ne sait plus ni d'où ils viennent ni où ils vont, ils partent de partout et ils vont où ils peuvent. Ni émigrants ni immigrants, ils tracent une route périlleuse d'un pays à l'autre. Le participe présent les installe dans une errance éternelle, comme s'ils ne devaient jamais être arrivés. Les migrants : il y aurait dans ce mot qui fait penser aux oiseaux quelque chose de beau si les hommes pouvaient traverser le ciel d'un coup d'aile. Mais le retour est incertain et la guerre n'a pas de saisons. Quand finalement ils arrivent, on les appelle des «réfugiés». Le mot ne dit pas l'élan vital qui les a animés pour se sauver de l'horreur, on y voit plutôt des corps prostrés, usés, repliés sur eux-mêmes. Le mot se souvient pourtant du mouvement qui a décidé de son sort : en sa racine, le verbe fuir. Les réfugiés ont fui un malheur pour chercher un abri. Ni fuyards ni fugitifs, mais fuyant un danger mortel, eux qui veulent vivre, qui cherchent où vivre. Ils essaient de passer - la mer, le fleuve, les barbelés - pour se retrouver du bon côté, du nôtre. Leurs passeurs les mènent souvent à rebours, leur fuite est leur mort et leur refuge nulle part. Quand je vois les reportages sur les migrants serrés de nuit dans des canots achetés à prix d'or, je pense à la barque de Charon qui conduit les ombres au rivage des morts dans la mythologie grecque. Il fait sombre, le passeur est taciturne, on traverse en silence, chaque passager a dans la bouche une pièce pour payer son voyage.

Ce voyage, nous le ferons un jour. Tous clients de la mort, le métal entre les dents. Avant, nous voulons vivre. C'est tout. Pas compliqué à comprendre. On manque d'un mot pour dire cette chose simple : que chacun demande asile,

c'est-à-dire à vivre. Le refuge, c'est le monde. Mais réfugiés, ça ne va pas, ça n'a plus de sens. Il n'y a qu'à lire les journaux : «Les réfugiés expulsés de Saint-Ouen», «des réfugiés évacués de leur campement». Revoilà le préfixe «ex», mais plus question d'expliquer. Juste, partez. Il y a des gens sous les mots, pourtant ; on aimerait qu'ils y soient plus à l'abri que sous une tente de fortune. Des réfugiés expulsés, qu'est-ce que ça veut dire ?

Alors, je me disais, dans ce train : il y a un mot qui irait bien. Si on pouvait le substituer aux autres, si seulement on pouvait, on serait sauvés. C'est le mot «hôte». D'abord, c'est un beau mot, il fait sonner l'hospitalité, rite ancien par lequel on se doit d'accueillir l'étranger quel qu'il soit, même s'il nous fait peur. Mais surtout, en français, le mot est le même pour désigner celui qui arrive et celui qui reçoit, l'accueilli et l'accueillant. C'est bien qu'il n'y ait qu'un mot, puisqu'il n'y a qu'une réalité : nous sommes tous passagers, tous, comme disait Eschyle, «*la race malheureuse des êtres éphémères*».

Libération du 5 Septembre 2015

Le roman est construit comme un triptyque : trois portraits de femmes, reliés par des éléments ténus, se succèdent. Le texte ci-dessous est extrait du dernier portrait, celui de Khady Demba et se situe à la toute fin du roman. L'héroïne, jeune veuve exclue par sa belle-famille, tente, après un long et douloureux périple depuis l'Afrique, de franchir l'ultime frontière qui la sépare de l'Europe.

Plus tard, beaucoup plus tard, des semaines et mois peut-être, alors que chaque nuit devenait plus froide que la précédente et que le soleil semblait chaque jour plus bas et plus pâle dans la forêt, les hommes qui s'étaient proclamés ou avaient été désignés chefs du camp annoncèrent l'attaque du grillage pour le surlendemain.

Ils s'ébranlèrent à la nuit, des dizaines et des dizaines d'hommes et de femmes parmi lesquels Khady se sentait particulièrement ténue, presque impalpable, un souffle.

Elle portait comme tous les autres son échelle et celle-ci, quoique légère, lui paraissait plus lourde qu'elle-même, absurdemment comme se font lourdes parfois les choses rêvées, et cependant elle avançait claudicante et non moins rapide que ses compagnons, sentant cogner son cœur énorme dans la minuscule cage d'os de sa poitrine fragile, brûlante.

Ils marchèrent longtemps, silencieux, à travers la forêt puis des terrains empierrés où Khady plusieurs fois tituba et tomba, et elle se releva et reprit sa place dans le groupe, elle qui se sentait n'être qu'un infime déplacement d'air, qu'une subtilité glaciale de l'atmosphère - elle avait si froid, elle était tout entière si froide.

Ils arrivèrent enfin dans une zone déserte éclairée de lumières blanches comme un éclat lunaire porté à incandescence, et Khady aperçut le grillage dont ils parlaient tous.

Et des chiens se mirent à gueuler comme ils progressaient toujours et des claquements rebondirent dans le ciel et Khady entendit : Ils tirent en l'air, énoncé d'une voix que l'anxiété rendait stridente, inégale, puis la même voix peut-être lança le cri convenu, une seule interjection, et tout le monde se mit à courir vers l'avant.

Elle courait aussi, la bouche ouverte mais incapable d'inspirer, les yeux fixes, la gorge bloquée, et déjà le grillage était là et elle y appuyait son échelle, et là voilà qui montait barreau après barreau jusqu'à ce que, le dernier degré atteint, elle agrippât le grillage.

Et elle pouvait entendre autour d'elle les balles claquer et des cris de douleur et d'effroi, ne sachant pas si elle criait également ou si c'était les martèlements du sang dans son crâne qui l'enveloppaient de cette plainte continue, et elle voulait monter encore et se rappelait qu'un garçon lui avait dit qu'il ne fallait jamais, jamais, s'arrêter de monter avant d'avoir gagné le haut du grillage, mais les barbelés arrachaient la peau de ses mains et de ses pieds et elle pouvait maintenant s'entendre hurler et sentir le sang couler sur ses bras, ses épaules, se disant jamais s'arrêter de monter, jamais, répétant les mots sans plus les comprendre et puis abandonnant, lâchant prise, tombant en arrière avec douceur et pensant alors que le propre de Khady Demba, moins qu'un souffle, à peine un mouvement de l'air, était certainement de ne pas toucher terre, de flotter éternelle, inestimable, trop volatile pour s'écraser jamais, dans la clarté aveuglante et glaciale des projecteurs.

C'est moi Khady Demba, songeait-elle encore à l'instant où son crâne heurta le sol et où, les yeux grands ouverts, elle voyait planer lentement par-dessus le grillage un oiseau aux longues ailes grises - c'est moi, Khady Demba, songea-t-elle dans l'éblouissement de cette révélation, sachant qu'elle était cet oiseau et que l'oiseau le savait. **(Pages 331-333 Édition Folio)**

Suicides à France Télécom : le procès se rapproche

Le parquet demande le renvoi de sept dirigeants, dont Didier Lombard, devant le tribunal correctionnel

La réunion des cadres de France Télécom organisée à la Maison de la chimie, à Paris, le 20 octobre 2006, se voulait sans détour. Une opération de motivation des troupes comme les grandes entreprises savent le faire. Les objectifs étaient clairs, et le PDG Didier Lombard n'a pas pris de gants pour les annoncer.

D'ici à trois ans, 22 000 salariés devront avoir quitté l'entreprise, 14 000 autres auront changé de poste. Soit une personne sur trois. « Ce sera un peu plus dirigiste que par le passé », a admis Didier Lombard ce jour-là, mais « je ferai [ces départs] d'une façon ou d'une autre, par la fenêtre ou par la porte ». En contrepartie, 6 000 personnes seront recrutées. Sur scène, aux côtés du grand chef, le directeur des ressources humaines (DRH), Olivier Barberot, opine. Next, le plan de restructuration, son volet social Act, sont ambitieux, il faut se donner les moyens.

Les conséquences de la mise en œuvre de ces deux programmes furent dramatiques. Soixante personnes se sont suicidées en trois ans, dont trente-cinq pour les seules années 2008 et 2009. En septembre 2009, le syndicat SUD-PTT

Le harcèlement était érigé en méthode. Chaque nouveau départ était la promesse d'une prime majorée en fin d'année

de l'entreprise déposait plainte contre la direction dont il dénonçait « les méthodes de gestion d'une extraordinaire brutalité ». Pendant quatre ans, l'ex-juge d'instruction Pascal Gand a épilé des milliers de courriels, déchiffré des PowerPoint, interrogé des dizaines de salariés et de cadres. L'enquête est terminée et le parquet vient de prendre ses réquisitions. A la fin d'un document de 193 pages signé le 22 juin, le procureur de la République de Paris est catégorique : selon lui, sept anciens dirigeants de France Télécom doivent être renvoyés devant un tribunal correctionnel.

Juger un système
Si le juge d'instruction, qui rendra son ordonnance d'ici quelques semaines, suit l'avis du parquet, Didier Lombard, ancien numéro un de France Télécom (devenu Orange en 2013), son ex-bras droit, Louis-Pierre Wenes, et celui qui fut DRH, Olivier Barberot, comparaitraient pour « harcèlement moral ». De même pour la société FranceTélécom, personne morale. Deux directeurs territoriaux - Nathalie Boulanger et Jacques Moulin -, ainsi que le DRH France de l'entreprise, Guy-Patrick Cherouvrier, et l'ex-directeur du programme Act, Brigitte Bravin-Dumont, devraient répondre, eux, de « complicité de harcèlement moral ».

De telles réquisitions - « qui ne sont qu'une étape de l'instruction », rappelle M^e Claudia Chemarin, l'avocate de l'entreprise - sont exceptionnelles, en France. Il est encore rarissime, pour ne pas dire inédit, que les plus hauts dirigeants d'une entreprise, qui n'étaient pas les responsables directs des salariés, doivent répondre d'actes de « harcèlement moral » devant un tribunal et pour autant de salariés. Pour le procureur, il s'agit surtout de juger un système, celui de la politique de la chaise vide. Ces années-là, chez France Télécom, le harcèlement était érigé en méthode. Les cadres étaient formés à décourager leurs équipes, leur bonus en dépendait. Chaque nouveau départ était la promesse d'une prime majorée en fin d'année.

Parking de France Télécom à Mérignac (Gironde), le 19 mars 2013, sur lequel un salarié s'est immolé par le feu en 2011.

SAMUEL BOLLENDORFF / SÉRIE - LE GRAND INCENDIE



La loi, en France, est pourtant claire. Quiconque « harcèle autrui par des agissements répétés ayant pour objet ou pour effet une dégradation des conditions de travail » est puni d'un an d'emprisonnement et de 15 000 euros d'amende, dit l'article 222-33-2 du code pénal. Si la preuve est donc apportée que des actes ont été commis dans le but de dégrader les conditions de travail d'un ou plusieurs salariés, le délit de harcèlement moral est constitué. Des preuves, le parquet estime en avoir pléthore.

Soyons clairs, la justice ne reproche pas aux anciens dirigeants de France Télécom d'avoir voulu réorganiser l'entreprise pour l'adapter à l'ère du numérique et du (presque) tout-mobilité. « Ce qui est en cause, c'est la façon dont [ils ont] géré cette organisation », explique le procureur. Au cours de l'instruction, Didier Lombard et son équipe ont beaucoup joué sur les mots. Ils ne contestent pas les chiffres de 22 000 départs et 14 000 mouvements annoncés à la Maison de la chimie, mais il ne s'agissait pas d'« objectifs », juste des « estimations », des « trajectoires », assurent-ils.

Pour le parquet, « cette dégradation n'est pas sérieuse ». Tout prouve, au contraire, que « l'objectif de déflation et de mobilité est devenu une fin en soi, quels que soient

les moyens pour l'obtenir ». Mais comme « la société n'a pas tenu compte des alertes et des avertissements sur l'impact » des changements, « n'a pas évalué les risques psychosociaux », cette défense était « la seule possible », note le parquet. Combien de fois, pourtant, les syndicats, l'inspection du travail, les médecins ont-ils alerté les dirigeants du climat de travail exécrable de l'entreprise ?

« Faire bouger les gens »
Le dossier d'enquête regorge de documents - tableaux Excel, présentations PowerPoint - et de témoignages de salariés qui relatent la chronique de ces départs forcés. « 5 janvier 2007, petit déj Codir (...), RH (ressources humaines) : objectif réduction atteint tant bien que mal », griffonne, par exemple, sur un carnet, Gervais P., directeur financier. Là, c'est une note adressée à Nathalie Boulanger évoquant la « décroissance de 47 CDI [contrats à durée indéterminée] actifs (...), soit sept de mieux que le budget répertorié (...), l'objectif annuel de 296 départs est donc atteint à hauteur de 74 % ». Jacques Moulin avait conservé, chez lui, des montages de documents récapitulatif, « pour toutes les directions (...), la réalisation ou non des objectifs de réductions d'effectifs ».

Combien de chefs ont pu résister ou protéger leurs équipes, alors

que tout les poussait à suivre le mouvement ? Leur rémunération était indexée sur les départs. Et l'école de management de Cachan, spécialement créée en 2005 et entièrement consacrée au projet, les formait à « faire bouger les gens », en mettant « la pression partout ». Plus de 4 000 cadres suivaient le cursus chaque année.

Le message toxique est passé ; la méthode a fonctionné. Progressivement, mais sûrement, les conditions de travail se sont dégradées. Tout était bon pour faire craquer le personnel. Affecter les mères de famille sur un poste à deux heures de route de chez elles, offrir à un cadre des responsabilités nettement inférieures à celles qu'il occupait précédemment. Mais aussi « oublier » des salariés lors d'un déménagement, les laisser quelques semaines sur un plateau vide, sans chaise ni bureau, loin de leurs anciens collègues.

La situation semble ubuesque, mais Etienne et Vincent l'ont vu à Montrouge, dans les Hauts-de-Seine, comme Guy, à Villeneuve-d'Ascq (Nord). Chaque vendredi soir, chacun attendait avec crainte ce courriel qui lui venterait une nouvelle fois les bienfaits d'un poste au conseil général ou des aides qu'ils pourraient recevoir s'ils se lançaient dans l'agriculture.

Dans son réquisitoire, le parquet précise que les victimes conce-

Tout était bon pour faire craquer les salariés : les affecter à deux heures de route ou les « oublier » lors d'un déménagement

nées pourraient être plus nombreuses que les quelques dizaines de personnes qui se sont déjà manifestées auprès de la justice : « Ces dégradations ont concerné tous les salariés de tous les établissements du groupe dans lesquels était recherchée ou pratiquée la déstabilisation des salariés (...), propice à accélérer la déflation d'effectifs et les mobilités. »

Sur les 110 000 salariés que comptait alors France Télécom, « il existe nécessairement de très nombreuses victimes non identifiées », poursuit le magistrat. « Cette machine était une machine de destruction massive », confirme M^e Jean-Paul Teissonnière, avocat du syndicat SUD-PTT. Dans l'hypothèse où un procès se tiendrait, des centaines d'autres salariés pourraient demander l'indemnisation de leur préjudice. ■

ÉMELINE CAZI

LES DATES

SEPTEMBRE 2009

Le syndicat SUD-PTT dépose plainte contre la direction de France Télécom pour « mise en danger de la vie d'autrui », après la vague de suicides qui touche l'entreprise depuis 2006. Une enquête préliminaire est ouverte.

4 JUILLET 2012

Didier Lombard, l'ex-PDG de France Télécom (2005-2010), est mis en examen pour « harcèlement moral ». Son ancien bras droit, Louis-Pierre Wenes, et le DRH, Olivier Barberot, seront mis en examen des mêmes chefs.

DÉCEMBRE 2014

Les juges Pascal Gand et Aurélie Reymond étendent les poursuites à quatre autres dirigeants, qui sont mis en examen pour « complicité de harcèlement moral ».

22 JUILLET 2016

Le parquet de Paris demande le renvoi de sept dirigeants pour « harcèlement moral » ou « complicité de harcèlement moral ».

Trois dirigeants impliqués dans l'affaire sont toujours en poste

Sur les sept personnes mises en cause, seuls l'ex-PDG Didier Lombard et son ancien bras droit Louis-Pierre Wenes avaient été sanctionnés

Disparus de la scène médiatique des affaires, les sept dirigeants qui pourraient être poursuivis au pénal dans l'affaire des suicides au sein de l'ex-France Télécom ont connu des parcours très différents. Deux d'entre eux ont quitté l'opérateur, tandis que deux autres ont pris leur retraite. Mais trois sont toujours en poste chez Orange.

Personnage principal de l'affaire, Didier Lombard, qui fut PDG de l'opérateur entre 2005 et 2010, date à laquelle il fut forcé de céder les rênes opérationnelles à son dauphin Stéphane Richard, continue de côtoyer le monde des affaires. Il siège au sein de plusieurs conseils d'administration.

A 74 ans, cet X-télécom est toujours le président non exécutif de Technicolor (ex-Thomson) et

reste vice-président du fabricant de puces franco-italien STMicroelectronics. Il fait également partie du conseil de Radiall, le groupe du président du Medef, Pierre Gattaz. Enfin, on peut le croiser dans les bureaux parisiens d'Iris Capital, qui gère le fonds d'investissement financé par Orange et Publicis, où il préside le comité stratégique.

Pas de condamnation prononcée
Louis-Pierre Wenes, son ancien bras droit, autre figure-clé de la crise, a été violemment débauché de son poste de directeur des opérations en octobre 2009. Il a ensuite exercé quelques missions de conseil.

Orange n'a visiblement pas senti le besoin de sanctionner les autres. Il est vrai qu'aucune con-

damnation n'a été pour le moment prononcée. Au lendemain de la crise, Olivier Barberot, ex-directeur des ressources humaines, a mené les négociations syndicales destinées à restaurer la paix sociale. En 2010, il a pris la tête de Globecast, une filiale du groupe, dévolue à la distribution de contenus, avant de prendre sa retraite fin 2015. Enfin, Guy-Patrick Cherouvrier, ex-DRH France, aurait lui aussi cessé ses activités.

Trois autres rouges de la hiérarchie poursuivent leur carrière au sein de l'opérateur. Nathalie Boulanger, à l'époque directrice territoriale du groupe, dirige désormais la division Orange Start-up Ecosysteme. Cette ingénieure télécoms, diplômée de l'Ensaef et de l'ENS (Sèvres), coordonne les fonds d'investissement du groupe

Huit ans après les faits, tout semble être rentré dans l'ordre

consacrés aux start-up, Orange Digital Ventures et Orange Publicis Ventures.

Jacques Moulin, qui était directeur territorial de la région Est jusqu'en 2009, a ensuite pris la tête de onze directions, ainsi que de la division des ressources humaines chapeautant la structure française et ses 80 000 salariés. Nouveau visage en 2011, le dirigeant est nommé à la tête de Sofrecom, une autre filiale du groupe spécialisée dans l'ingénierie et le conseil. Enfin, Brigitte Bravin-Dumont, l'ex-

directrice du programme Act, a occupé diverses fonctions à la direction des ressources humaines jusqu'en 2010, avant de devenir en 2013 directrice RSE (responsabilité sociale) d'Orange.

Hasard du calendrier, quelques jours après la demande de renvoi devant le tribunal correctionnel de ses anciens dirigeants, l'opérateur publiait, mercredi 6 juillet, son 13^e baromètre social, et sa troisième enquête sur le stress et les conditions de travail. Miroir d'un traumatisme encore palpable, ces sondages, réalisés par Secafi Alpha et l'institut CSA, font partie de l'arsenal mis en place en 2010 au lendemain de la crise sociale.

Huit ans après les faits, tout semble être rentré dans l'ordre. Selon les derniers résultats, les salariés se sentent chez Orange mieux

qu'auparavant, et ils sont fiers d'appartenir à l'entreprise. Légers bémols, ils s'inquiètent quand même « de la charge de travail liée à l'impact de la baisse des effectifs », peuvent percevoir leur travail comme « complexe », et se disent encore insuffisamment satisfaits quant à leurs « perspectives d'évolution », autant de « points de vigilance » que l'opérateur ne prend pas à la légère. Un accord signé avec les syndicats sur la charge de travail a également été annoncé mercredi.

C'est Stéphane Richard qui a été chargé de remettre l'entreprise à flot et de créer les garde-fous nécessaires après les difficultés. Mais l'amélioration du climat s'explique aussi par la restauration financière des 22 000 salariés aujourd'hui en poste.